

trop d'importance, c'est de ne rien recevoir des élèves, tant qu'ils sont confiés à vos soins; j'excepte les cas fort rares où un ancien usage autorise un présent fait en commun au maître; et encore serait-il à désirer que cet usage fût aboli.

En général, les hommes ne donnent pas; ils prêtent ou ils vendent. Le père de famille qui vous envoie un présent se flatte secrètement qu'en retour vous aurez quelques complaisances pour son fils; ce qu'il attend de vous, ne vous y trompez pas, ce n'est point un utile redoublement de sévérité: il compte que vous fermerez les yeux sur quelque infraction à la discipline, et même lorsque vous ferez une distribution de prix ou de places, vous vous sentirez disposé à faire pencher la balance en sa faveur.

Aussi, quel dépit quand ses enfants n'obtiennent pas les préférences auxquelles il osait s'attendre! Il s'irrite; il serait tenté de vous reprendre ce qu'il vous a donné; il lui semble que vous êtes un débiteur infidèle, ou tout au moins un ingrat.

Préservez-vous de cette indigne sujétion, de ces soupçons ignobles; n'établissez pas, en acceptant des uns ce que les autres ne peuvent vous offrir, une sorte d'inégalité parmi les élèves, qui doivent toujours être égaux.

Voyez ce pauvre enfant qui, n'ayant rien à donner, considère d'un air attristé ses heureux camarades qui arrivent près de vous le sourire sur les lèvres et les mains pleines; son petit cœur se gonfle de douleur et s'ouvre à l'amer sentiment de la jalousie; il se sent humilié; il n'ose lever les yeux ni sur eux ni sur vous; il croit toujours lire dans leurs regards l'orgueil du triomphe, dans les vôtres le reproche de sa pauvreté.

Un sage instituteur refusera également, à moins de circonstances extraordinaires, les services que ses élèves seraient disposés à lui rendre, et dont le prix peut s'évaluer en argent; il ne souffrira pas que sa femme en reçoive des jeunes filles de l'école; il refusera poliment, mais il n'acceptera jamais.

Car si plus tard il s'élevait contre lui, dans la commune, un de ces orages dont la prudence la plus attentive ne préserve pas toujours, les parents des élèves qui auraient sarcelé quelques coins de son jardin, ou donné quelques soins à la propreté de sa maison, diraient: "Cet instituteur faisait de nos garçons ses domestiques et de nos filles ses servantes."

Dans la commune la plus calme et la mieux disposée pour vous, agissez toujours avec les élèves comme si vous aviez à craindre qu'elle ne vous devînt un jour hostile. Vous n'aurez qu'à vous applaudir de la retenue et de la discrétion que vous inspirera cette pensée.

Dans tous les cas, vos rapports avec les enfants doivent être ceux d'un ami sage et sincère. Gardez-vous de la familiarité; ne permettez jamais que, même hors de la classe, ils oublient la distance qui les sépare de vous; mais soyez toujours rempli pour eux de bonté, de complaisance, de mansuétude. Montrez de l'intérêt pour tout ce qui les concerne. Je ne vous dis pas d'aller les voir fréquemment lorsqu'ils sont malades; supposer que cette recommandation vous est nécessaire, ce serait vous offenser.

Vous avez trop de jugement pour vous oublier jamais en présence des élèves, pour être inégal dans votre manière d'agir à leur égard, pour plaisanter avec eux ou en leur présence, pour les entretenir de vous-même et de vos affaires. Sur ce sujet, je ne vous dirai donc rien.

Aimez, je vous le répète, ces chers enfants, que Dieu, votre pays et leurs familles vous confient; aimez-les tous ensemble; aimez chacun d'eux en particulier. Mais sachez vous préserver également et d'une indifférence qui serait coupable, et d'un attachement trop dévoué, qui deviendrait pour vous une source de déceptions. Sans doute vous rougiriez de ressembler à cet instituteur égoïste et dur qui s'acquitte de sa tâche comme d'un travail mécanique, et qui n'éprouve aucune sympathie pour cette aimable jeu-

nesse confiée à ses soins; mais, pour votre bonheur, je ne voudrais pas non plus vous voir ressembler à celui qu'anime une tendresse trop vive et trop inquiète.

Car si vous vous figurez que, parce que vous serez un père pour vos élèves, ils seront pour vous des enfants pieux et tendres, vous vous faites illusion.

Je veux croire que quelques-uns d'entre eux répondront à vos soins par une affection sincère; je veux croire que tous ou presque tous éprouveront pour vous un sentiment plus ou moins vif, plus ou moins durable, de sympathie; mais ce qui est trop certain, c'est qu'en général, dans l'échange des affections entre le maître et l'élève, et même entre le père et le fils, l'enfant reçoit toujours beaucoup plus qu'il ne donne.

Loin de moi cependant la pensée de blâmer le maître qui, don d'une âme trop aimante et dévoué avec trop d'ardeur à sa mission sacrée, prodigue à la jeunesse tous les trésors de son affection! Sans doute il s'expose à des déceptions cruelles; mais combien ses élèves sont heureux, s'ils savent l'être! Sa parole, que le zèle enflamme, échauffe les âmes les plus tièdes; et en même temps, comme une douce rosée, elle fait fleurir, dans les jeunes cœurs qu'elle pénètre, tous les sentiments généreux.

S'il éprouve bien des peines, il n'est pas non plus sans consolations: car il est pour une âme tendre une foule de jouissances que l'égoïsme ne soupçonne même pas. Une larme de repentir, un généreux retour à la vertu, un noble mouvement de l'âme, ou même des progrès inattendus et rapides dans le travail, lui causent de tels élans de joie, que tous ses chagrins sont oubliés.

Ces caractères élevés et tendres sont rares. Vous, restez dans un sage milieu entre l'indifférence, qui vous rendrait coupable, et un zèle trop ardent, qui vous rendrait malheureux. Remplissez vos devoirs envers les enfants avec une tendresse calme et résignée d'avance à tout ce que lui réserve l'avenir.

Imitez le sage duc de Montausier. Cet homme illustre avait été chargé d'élever le fils du grand roi Louis XIV; lorsque arriva le jour qui mettait pour lui un terme à cette difficile et noble tâche, il adressa ces paroles au jeune prince:

"Aujourd'hui, Monseigneur, votre éducation est terminée. Si vous êtes honnête homme, vous m'aimerez; sinon, vous me haïrez, et je m'en consolerais."

Le prince fut toujours digne de son ancien maître.

Prenez comme Montausier votre résolution d'avance. Aucun de vos élèves ne se montrera ingrat, j'aime à le croire, mais la plupart seront indifférents, ou du moins ils sembleront l'être. En conservant pour vous une affection sincère, ils ne chercheront pas les occasions de vous la prouver; en désirant votre bonheur, ils ne feront rien pour y contribuer.

Cela ne doit ni vous troubler ni vous surprendre. Jouissez de la reconnaissance des cœurs généreux, et ne vous inquiétez pas des autres.

TH. BARRAU.

#### De la volupté, considérée comme obstacle à l'éducation et au développement de l'intelligence.

Ce qu'il y a de plus beau et de plus charmant dans un enfant, dont le regard a déjà des éclairs d'intelligence, c'est l'amour qui en lui à une pureté complète. Cette affection sans aucun ferment impur et sans aucun limon sensuel a un parfum qui ne ressemble à aucun autre, et que les âmes demeurées pures elles-mêmes respirent avec un ineffable sentiment de bien-être moral, c'est dans l'ordre des sentiments humains le délice le plus délicat que puisse goûter le cœur de l'homme. C'est peut-être la raison secrète qui nous attire comme invinciblement vers le cœur des enfants dont la pureté a gardé tout Parème, c'est qu'on y respire en effet la plus suave odeur de félicité qu'on puisse rencontrer sur la terre,